

Enjeux démocratiques de la circulation des savoirs

(Conférence donnée lors du 5^e congrès de l'AIFRIS à LILLE)

Par :
Ana Paula V. F. Levivier¹
Fernando J. Pignaton²

Introduction

Bonjour à tous. Nous voulons remercier le comité scientifique du Congrès, qui a accepté une proposition de communication à deux voix et a fait tous les efforts nécessaires pour la concrétiser. Nous vous en sommes reconnaissants.

J'aimerais situer notre exposé : il est sensée faire le passage entre l'approche historique et anthropologique des savoirs que nous avons entendu hier et les conférences suivantes sur les savoirs d'action des publics et des professionnels. En lien avec l'axe du savoir, il nous est demandé de parler de construction, de transformation et de transmission. Dans ce cadre, nous réfléchirons à deux expériences – une brésilienne et l'autre française – en tissant leurs « *frontières poreuses* », pour utiliser une notion de Michel Serres³. Les frontières sont poreuses parce qu'elles reflètent à notre avis une semblable vision anthropologique de l'homme qui soutient notre fil rouge : nous sommes convaincus que dès que notre travail passe par l'homme, ce que nous faisons avec lui n'a pas de sens si cela n'est pas fait avec lui ! C'est là, le premier pas, résumé en une phrase connue de vous : « *ce que vous faites pour moi, sans moi, est contre moi* ». D'où le mot démocratique dans notre intitulé à partir duquel nous problématiserons la question de la participation.

Par participation démocratique nous ne nous référons pas seulement aux mécanismes ponctuels de participation, mais à un fonctionnement d'ensemble du corps social où les institutions sociales sont traversées par un parti pris de sa promotion. Concrètement, c'est la visée d'une continuité, pour les générations d'aujourd'hui et pour celles de demain. C'est un fil rouge historique où les sociétés peuvent ancrer leurs valeurs pratiques. De là vient la conception de notre travail, même s'il appartient à des champs différenciés : ce travail pense les situations des personnes par l'optique de leurs hétérogénéités, s'exprimant sur les plans individuel et social. Nous espérons faire la démonstration pratique de notre pensée dans une résonance entre psychanalyse et sciences politiques, à la fois dans nos parties communes – introduction et conclusion – et dans les deux parties où chacun sera le porte-parole d'expériences collectives.

Il est important de dire que nos référentiels respectifs, la psychanalyse et les sciences politiques, sont seulement des fenêtres par lesquelles nous choisissons de regarder les paysages du monde. Quand nous convoquons leurs concepts spécifiques, forgés dans leurs propres « *champs de cohérence* » – pour

¹ Psychologue clinicien, Psychanalyste, docteur en Psychopathologie Fondamentale et Psychanalyse (Université Paris 7), Chercheur associé et formateur-vacataire à l'Institut Régional du Travail Social (Champagne-Ardenne) et à l'Institut d'Enseignement et de Recherche sur les Maladies Addictives (Paris), Psychologue à l'Association des Papillons Blancs de Reims (I.M.E. L'Eoline, Ssad Mistral Gagnant, Sessad Galilée). Contact : ap.levivier@gmail.com

² Médecin, Spécialiste en Politiques Publiques, Professeur du Master en Gestion des Villes à l'Université de Vitoria, Brésil (Unives), directeur de l'Institut de Recherche, d'Opinion et de Marketing Flexconsult (Vila Velha, Brésil), scientifique accrédité par l'European Society for Opinion and Marketing Reserarch (Esomar). Contact : fernandopignaton@uol.com.br

³ M. Serres (1983), *Rome. Le livre des fondations*, Paris, Hachette Littératures/Grasset et Fasquelle.

repandre une notion chère à René Lourau⁴ –, nous le faisons dans un esprit de passeur, de déchiffreur des langages et des logiques distinctes, gage du tissage des liens pour réunir nos différences et créer des projets fédérateurs. Si nous sommes tous pareils et si nous voulons tous la même chose qu'est-ce que cela donne ? « *De la jalousie et de la rivalité – ce serait la fin des haricots* », comme aime dire Jean Oury⁵. Dans ce sens, prenez nos références comme autant « *d'objets* » qui, par un nécessaire procédé de traduction et de passage pourront ou non vous être utiles pour les problèmes qui sont les vôtres. C'est Donald Winnicott⁶ qui parlait du « *bon usage de l'objet* » par le patient, la figure de l'objet étant ici représentée par le thérapeute ou simplement par les autres personnes de l'entourage : objet entendu dans le sens « *d'objet transitionnel* », ouvrant aux espaces de la création et des retrouvailles dans la construction des mondes corporo-psychiques internes et aussi externes, relationnels.

1. Analytiquement parlant

Maintenant je vous parlerai plus spécifiquement à partir de la psychanalyse en tentant de procéder à une traduction aux buts d'une réflexion plus générale.

Si nous observons une personne, par exemple, nous-mêmes, qu'est-ce qui nous importe dans cette vie ? Que nous soyons reconnus et valorisés pour ce que nous sommes, pour ce que nous disons, pour nos pensées, gestes et émotions qui se dégagent de nous. Notre corps et notre pensée – ce que Piera Aulagnier appelle notre « *Je-corps* »⁷ – a besoin d'identité et de reconnaissance. Et c'est par l'ancrage dans l'identité et dans la reconnaissance que j'aborde la question du savoir. Du point de vue analytique je pense d'emblée au savoir inconscient, c'est-à-dire à quelque chose qui à notre propre insu nous modèle sans que pour autant nous ayons perdu nos marges de liberté pour participer à ce modelage. En d'autres termes il s'agit du rapport entre l'inconscient et le conscient, ce qui me permet de dire que ce savoir – qui d'emblée est donné comme inaccessible selon le paradigme freudien de l'inconscient car il est inatteignable par transparence ou dévoilement – nous ne pouvons y accéder que par des bribes d'hypothèses et par l'écran de l'interprétation.

Toutefois, ce savoir qui ressemble à de l'eau qui s'échappe de nos mains mouillées par lui, s'exprime : la technique et la méthode analytiques s'appliquent à s'en approcher. D'ailleurs c'est en s'appuyant sur ces savoirs inconscients sur soi-même que la psychanalyse se fonde. Nous pouvons dire que ce savoir ne créera pas directement des savoirs communs venant circonscrire des champs spécifiques. Néanmoins, ce savoir inconscient individuel demeure pour les analystes le socle par lequel les savoirs communs, dans le sens de legs culturels, passeront d'une génération à l'autre. Autrement dit, il est comme une source nourrissant les relations que chacun établira avec les patrimoines de la civilisation.

Ce savoir sur soi-même débute avant nous, dans l'histoire de notre venue au monde qui nous est racontée par d'autres et il continue à s'enrichir par les relations précoces du bébé, s'affirmant par les transformations mutuelles que nous constatons entre ce petit être et tous ceux qui l'entourent. L'immaturation de l'être humain à la naissance l'oblige à l'incontournable dépendance à autrui pour sa survie : être quelqu'un et avoir un corps est un enjeu d'altérité. L'enfant saura se reconnaître par un prénom, le groupe

⁴ R. Lourau (1997), *La clef des champs*, Paris, Economica-Antropos.

⁵ Notes personnelles des Séminaires du soir à Clinique de La Borde, 1995-1996.

⁶ D. Winnicott (1971), « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », dans *Jeu et réalité*, traduit de l'anglais par C. Monod et J.-P. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975, p. 120-131.

⁷ P. Aulagnier (1991), *Un interprète en quête de sens*, Paris, Payot.

familial se réorganisera pour l'accueillir, une langue commune sera partagée, géniteurs et générations successives habiteront des réalités communes mais aussi des représentations fort différentes selon les mœurs, les comportements. Plus tard, avec quelles singularités cet enfant se vivra comme un être psychiquement et corporellement unique, d'une part et, d'autre part, comment se reconnaîtra-t-il et se fera-t-il reconnaître comme un égal parmi les autres ? Toutes les interactions confondues étayeront à la fois les singularités de l'individu et ses maillages aux groupes sociaux.

A prendre les éléments de la construction du « *Je-corps* » dans leurs détails, il est fort lisible que les assises les plus intimes sont ancrées dans un contexte familial et de société et dans notre discours nous passons – parfois sans nous en apercevoir – de l'homme seul à cet homme dans son monde, large et restreint. Tout au moins, c'est dans ce sens que je comprends Freud lorsqu'il écrit que la « *psychologie individuelle* » est, au fond, une « *psychologie des groupes* »⁸. Ce qui m'amène à dire que les assises identitaires sont collées à la peau des contextes familiaux, sociaux, historiques, économiques, libidinaux, à partir desquelles chacun se construit comme identique et différent selon d'innombrables influences. C'est ce qui me pousse professionnellement à « habiter » ce que je conçois comme des « lieux » d'interactions réciproques afin de ne pas perdre de vue la pluralité des dimensions de la vie des autres, ce à quoi je me confronte tous les jours dans ma vie au travail.

Depuis cette perspective, je conçois la place sociale comme élément constitutif de l'identité : l'aperçu du monde interne intime d'un homme est en même temps une plongée qui donne à voir sa vie dans un espace et un temps historiquement définis, socialement repérés, économiquement insérés dans une ville, un pays. En définitif, dans des mondes à la fois fantasmatiques mais également très terre-à-terre.

Qu'est-ce que nous pouvons apprendre de ce savoir inconscient qui aurait valeur pour d'autres champs que la psychanalyse ? Entre autres, je privilégie : la tension et la dés-idéalisation introduites au cœur de l'idée du savoir. L'hypothèse de l'inconscient rompt avec les idéaux de complétude, de harmonie et d'intentionnalité bienveillante dans l'approche du savoir. Ce qui sera aussi valable pour les savoirs issus de la conscience, regroupés dans le legs culturel.

Nous pouvons donc nous inspirer d'une pensée sur le savoir qui le prend comme quelque chose de jamais fini, mais en réaménagements incessants, et dont l'accès – par analogie à la situation analytique – est indirect : il passe par l'autre et jamais dans le solipsisme. C'est une notion du savoir qui s'accorde du doute, qui requiert de supporter le manque et l'inconnu⁹. D'où, par conséquent, l'ouverture aux ressources de transformation, car c'est en étant disponible à se mouvoir, dans une position d'ouverture, que l'homme a la possibilité de se déplacer. Dans son corps, mais également dans ses pensées et ressentis émotionnels, dans la sollicitation faite à la mémoire et à l'oubli afin de passer d'une chose à l'autre sans se cramponner dans des positions immuables, inflexibles.

C'est, par ailleurs, cette capacité de transformation et aussi, par extension, de changement, qu'est le pari de toute thérapeutique : c'est une transformation des relations de la personne avec elle-même et son monde. Tout analyste expérimente le fait que cette transformation est réciproque, nous sommes aussi pris par ce que le patient vient faire bouger en nous. Transformation dont la base est l'influence mutuelle des

⁸ S. Freud (1921), « Psychologie des masses et analyse du moi », dans S. Freud, *Œuvres Complètes (1921-1923)*, Paris, Puf, 1991, v. XVI, p. 01-83.

⁹ Ou « *l'incertitude* » : clin d'œil et hommage à mon amie, la sociologue, Catherine Tourrilhes et à nos travaux sur la recherche-action.

hommes entre eux – Freud n’a pas inventé cette influence, mais il a mis le doigt dessus pour constituer une méthode d’investigation avec une technique dédiée.

Je transfère cette circulation des transformations et ses constructions inattendues que le cadre analytique permet de saisir, au travail avec l’homme en général : j’attire l’attention sur la dissymétrie et la différence des places et des fonctions. Pour être plus claire : la possibilité des transformations et des constructions est à l’œuvre dans un milieu où la différence prime. Sans différence, nous risquons la convoitise, qui peut être mortelle. En parlant des effets mortifères néfastes, il est également important de tenir compte de l’œuvre de destruction qui est parfois nécessaire pour que des transformations adviennent. Les ressources de la destruction sont des alliées puissantes. Nathalie Zaltzman¹⁰ nommait « *pulsions anarchistes* » les ressources qui rendent l’homme capable de braver la mort dans des situations extrêmes, comme l’exemple, des rescapés des camps. L’exemple ici va très loin, mais c’est un rappel sur le pouvoir de vie de la destruction que nous risquons d’ignorer.

Mais il est judicieux de se rappeler aussi de ce que Gilles Deleuze a perçu avec sa finesse de clinicien, je le cite : « *...lorsque les problèmes atteignent au degré de positivité qui leur est propre, et lorsque la différence devient l’objet d’une affirmation correspondante, ils libèrent une puissance d’agression et de sélection qui détruit la belle-âme, en la destituant en son identité même et en brisant sa la bonne volonté* »¹¹. L’affirmation est une force empirique à capacité dévastatrice, et la réalisation d’une positivité peut se faire de façon violente. La force de la pensée, ou la positivité dont nous investissons un savoir, peut être une forme d’agression à l’autre. Sur le plan des relations humaines cette positivité nous apprend que l’utilisation faite du savoir n’est ni anodine, ni hasardeuse.

Il y a une autre pensée générique sur le savoir que la clinique rend visible : l’homme est très souvent bouleversé par ce qu’il découvre en lui-même, par les rattachements incompréhensibles de ses intérêts intellectuels et érotiques, par ses actes et émotions qui effleurent sans prévisions. La raison est très déraisonnable, ouvrant des écarts entre ce que l’homme attend et ce qu’il obtient. Or, ce sont justement ces écarts qui, selon Freud, nourrissent la soif de savoir et, par conséquence, les développements de la culture, de l’art, de la science ou, tout simplement, de l’envie de connaître. Je cite Freud :

« *...et de la différence entre le plaisir de satisfaction qui est trouvé et celui qui est exigé résulte le facteur pulsant qui n’autorise à persévérer dans aucune des situations instaurées, mais qui, selon les paroles du poète, “indompté, presse toujours en avant”* »¹².

Le poète en question est Goethe. Freud reprend les paroles de *Méphisto* dans *Faust* :

« *La destinée lui a donné un esprit
Qui, va de l’avant sans nul frein
Et qui, dans son élan trop précipité,
Saute par-dessus toutes les joies de la terre* »¹³.

¹⁰ N. Zaltzman (1999), *De la guérison psychanalytique*, Paris, 2^{ème} éd.

¹¹ G. Deleuze (1968), *Différence et répétition*, Paris, Puf, 2000, 10^{ème} éd., p. 2-3.

¹² S. Freud (1920), « Au-delà du principe du plaisir », dans S. Freud, *Œuvres Complètes (1921-1923)*, Paris, Puf, 1996, v. XV (1916-1920), p. 314. Cf. aussi S. Freud (1915), « Actuelles sur la guerre et la mort », dans *Œuvres Complètes (1914-1945)*, Paris, Puf, 1994, 2^{ème} éd., v. XIII, p. 127-157.

¹³ J. Goethe (1808), *Faust*, traduit de l’allemand par H. Lichtenberger, Paris, Aubier/Montaigne, Collection bilingue,

Que ce soit de la bouche de Méphisto qui « parle » Freud est à mon avis une mise en garde : dans la quête du plaisir et du savoir, l'homme est capable de se précipiter et, cela étant, de sauter « *par-dessus toutes les joies de la terre* ». Cela veut dire que dans la relation au savoir, il faudra y inclure les notions de démesure, d'excès et d'anarchie qui habitent l'être, véritables moteurs ou ralentisseurs, favorisant ou empêchant le rapport au plaisir et au savoir lui-même.

Si nous pensons donc à un champ de travail où l'interdisciplinarité prime, c'est-à-dire où la dynamique entre savoirs, techniques et méthodes est la règle – comme je le pense, du travail social – c'est véritablement un effort sans mesures pour maintenir les divers acteurs en position d'ouverture aux possibilités de co-construction et de transformations mutuelles face à tant de différences, d'écart, d'actes imprévus, d'émotivités incompréhensibles... J'utilise le mot « effort » pour marquer que cela ne va pas de soi : être à plusieurs est notre plus banal quotidien, mais arriver à échanger, à penser ensemble, à être plus qu'un rassemblement de personnes, cela demande des efforts et d'extraordinaires dépenses d'énergie.

Une autre lecture possible de l'écart entre la réalité effective et la vie de fantaisie ouvre la voie à la réflexion sur la transmission. C'est dans ce « lieu impalpable » de l'écart que je situe ce qui échoit à la transmission en psychanalyse. Ce qui se transmet est dans ce qu'il y a « entre » : les paroles prononcées et l'entendu de ces mêmes paroles, ou bien, ce qu'on entend dans ce qu'on écoute (qui peut être très différent et même opposé selon les personnes). Ce qui se transmet est « entre » nous et ce qui se dégage de nous par des gestes ineffables, des états psychiques, érotiques et émotionnels non-dits... mais qui sont là, entre nous et les autres ! Ces « matériaux » sont perçus immédiatement, ils circulent dans les interactions. Parfois ils nous viennent sous forme de sensations corporelles ou des pensées en sourdine qui traversent le corps et la tête, comme si nous participions en même temps et espace à une autre dimension, différente de celle où la scène présente se passe... Cela peut être la rencontre d'un regard, le volume ou l'intonation d'une voix, la profondeur ou l'effleurement lorsqu'on se serre la main, une ambiance plombante ou joviale, la lourdeur ou la légèreté de la situation... Bref, toute forme d'expression analogique qui, si on y prête attention, vient après coup étoffer le sens et les contextes sous-jacents de nos interprétations. En se rapportant à ces « matériaux » humains des relations, Jean Oury parlera de « *travail invisible* »¹⁴. Ce qui, de ce point de vue, me fait placer la transmission presque comme le ciment invisible de ce qu'on construit ensemble. Malgré que nous parlions et que nous nous expliquions sans arrêt, ce qui compte après tout, c'est ce qui se dégage de nous ! Et c'est là que le savoir inconscient participe à ce qu'on crée ensemble. Dans ce sens, ce n'est qu'après-coup, par un recul réflexif, que nous risquons à émettre des hypothèses sur ce qui échoit à l'œuvre en tant que transmission afin d'entrevoir – peut-être – ce qui des empreintes du vécu a percé le temps et l'espace.

Pour le travail social je reprends ici la notion de posture, c'est elle qui annonce les couleurs et les formes de nos véritables engagements. A mon avis, ce sont les modulations de ces engagements qui ont la capacité de transmission, ouvrant par là aux possibilités concrètes de constructions communes. Cet invisible qui se dégage, prend forme, consistance et réalité lors de nos décisions, de nos prises de positions, de nos choix méthodologiques, pédagogiques, etc., c'est-à-dire lorsque nous affichons nos postures humaines au

1920, vers 1856-1859, p. 58-59.

¹⁴ J. Oury (2001), « Le travail invisible », *Institutions : Le travail*, Paris, Champ Social, n° 29, p. 07-23.

travail. Et par là le passage à un autre type de transmission peut se concrétiser, celui qui nécessite des supports du réel pour se manifester, ce que je reconnais comme legs culturel.

Pour finaliser cette introduction, je cite Jean Laplanche :

« ...l'essentiel même du processus analytique est tout simplement "analyse", et a pour corrélatif le dessaisissement de tout pouvoir de la part de l'analyste, y compris le pouvoir qu'apporte le prétendu savoir idéologique. Un savoir qui n'a de sens qu'à demeurer en tant que suspens, "supposé savoir" comme le dit si bien Lacan »¹⁵.

Le *supposé savoir* est une élaboration qui a une incidence clinique pratique fondamentale : elle requiert l'abandon de toute tentative de maîtrise des autres et des situations dans cette affaire de savoir¹⁶. Je fais ici un pont vers le travail social : est-ce qu'il ne sollicite pas également une posture d'abandon de toute maîtrise lorsque nous parlons de processus de co-construction ?

En faisant valoir ces outils de pensée qui viennent de la clinique vous comprendrez que la condition incontournable du travail dans lequel je m'engage est la libre expression des personnes, d'où ma proximité avec les exigences de participation et, par conséquence, d'analyse et de clarification en permanence des enjeux de pouvoir, de démocratie et de citoyenneté.

Pour faire la transition avec la réflexion sur les expériences où la participation démocratique a été le levier de la construction collective, je conclus en affirmant que notre toile de fond est donc :

- l'articulation entre l'individu et ses façons de s'exprimer en société,
- notamment ce qui revient au particulier et à l'œuvre collective,
- prenant forme dans l'espace des groupes, des institutions et des villes,
- dans une visée démocratique.

Je vous demande d'avoir cette toile de fond à l'esprit lorsque vous allez entendre les deux expériences que nous allons vous présenter.

2. Expérience française

Je parlerais des jalons d'une expérience menée sous forme de recherche-action avec des adolescents et des jeunes adultes polyhandicapés, leurs familles et des professionnels de l'Institut Médico-Educatif (I.M.E.) L'Eoline qui appartient à l'Association des Papillons Blancs de Reims.

Qu'est-ce le polyhandicap ? C'est une situation de vie venant d'une atteinte du cerveau. Respiration, motricité, digestion, régulation thermique et électrique, sensations, perceptions, pensées, etc., évoluent de façon inattendue. Les difficultés d'ordre neurofonctionnel, physique et psychodynamique ne sont pas fortuites mais exercent entre elles des « *influences réciproques* »¹⁷ tout au long du développement de la

¹⁵ J. Laplanche (1995), « La psychanalyse dans la communauté scientifique », *Cliniques Méditerranéennes*, Ramonville Saint-Agne, Erès, n° 45-46, p. 34.

¹⁶ J. Lacan (2001), « Allocution sur l'enseignement », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, à la p. 304 : « *Ce qu'il faut bien accentuer, c'est qu'à s'offrir à l'enseignement, le discours psychanalytique amène le psychanalyste à la position du psychanalysant, c'est-à-dire à ne produire rien de maîtrisable, malgré l'apparence, sinon au titre de symptôme* ».

¹⁷ Cf. G. Saulus, « Modèle structural du polyhandicap, ou : comment le polyhandicap vient-il aux enfants ? », dans *Psychiatrie de l'enfant*, LLI, 2008, p. 153-191.

personne. Ce qui se pose d'emblée à quiconque approche une personne polyhandicapée c'est l'interrogation sur les manières d'entrer en contact avec elle, plus précisément de comprendre ce qu'elle nous exprime car le langage parlé n'est pas une ressource à leur portée.

Pour comprendre d'où reviennent les personnes polyhandicapées et leurs familles, je rappelle le contexte social, d'éducation et de soins à leur égard : il y a 50 ans leur sort était de disparaître de la société, enfermées dans les établissements. On conseillait aux parents d'oublier leur enfant et pour que les frais de soins soient pris en charge par l'Action Sociale, « *les familles étaient obligés de signer un abandon d'enfant* »¹⁸. Quand les premiers services spécifiques ont été créés, c'était surtout pour épargner les services de pédiatrie de « *la marée montante des encéphalopathes* »¹⁹. Ces enfants étaient dits inéducables, grabataires, végétatifs. Avec le fameux test Binet-Simon pour mesurer l'intelligence, leur dénomination a changé, ce qui pour l'époque était une avancée : dorénavant on les reconnaîtra en tant qu'« *arriérés profonds* »²⁰. Ce n'est qu'en 1968 que la dénomination polyhandicap sera adoptée.

Considérer ces enfants comme dignes d'attention a été une véritable révolution des esprits, faite d'inventivité et d'innovations²¹. Et encore, je fais l'économie de parler de la surcharge de significations que la société fait peser sur tous ceux qui naissent ou se retrouvent infirmes et/ou déformés – ce qui, pour l'Occident, remonte à l'Antiquité Grecque²² mais qui, au niveau des représentations sociales, atteint encore nos esprits. Ce qui veut dire qu'il nous faut faire la part des choses entre une étiquette ou diagnostic et l'ombre de ceux-ci sur les subjectivités – réduites au « polyhandicap ».

Il faut résister pour ne pas rabattre l'homme aux limites qui lui sont imposées par les conditions de sa vie et de sa maladie. Les limites en question imposent la dépendance. La grande majorité des personnes polyhandicapées n'utilise pas la parole articulée comme moyen d'expression et un grand nombre a besoin d'un fauteuil pour se déplacer, des appareillages pour être debout, pour se laver, se promener, aller vers l'autre. Ceci dit, il me semble indispensable de sortir d'une logique binaire reflétée par le normal et l'anormal. C'est profondément violent de raisonner ainsi sur une santé abîmée. Dans ce mouvement, il est important de se déprendre du choc en fonction des images corporelles assez impressionnantes – le ventre troué par l'alimentation par sonde, un tronc dans un corset, des jambes avec des attelles, la tête tenue par des têtiers rattachées aux fauteuils roulants, le visage sous le masque de l'appareil pour aider à respirer, le corps porté par un lève-personne, redressé par un verticalisateur...

Il y a un décalage à faire sinon, réalité à l'appui, la conséquence pratique est faire porter les difficultés d'entrer en relation des professionnels sur les attributs de la personne polyhandicapée en fonction du polyhandicap et non pas sur les conditions inédites du travail. L'inédit étant que nous avons besoin d'inventer à plusieurs des formes renouvelées d'entrer en relation – ce qui est, finalement, très enrichissant pour notre humanité.

Ce que nous apprenons de la « révolution » dans l'accompagnement des personnes

¹⁸ E. Zucman (1996), « Mémoire des premiers pas », dans *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au polyhandicap*, 7-9 novembre, Paris, CTNERHI, p. 7.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ B. Meyer (1996), « Allocution d'introduction au colloque du C.E.S.A.P. », dans *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au polyhandicap*, 7-9 novembre, Paris, CTNERHI, p. 3.

²¹ E. Zucman, *op. cit.* et B. Meyer, *op. cit.*

²² Cf. H.-J. Stiker (1996), « Des figures anciennes de l'infirmité à celle de handicap », dans *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au polyhandicap*, 7-9 novembre, Paris, CTNERHI, p. 25-32.

polyhandicapées, c'est qu'elle est l'œuvre d'un grand effort de mobilisation participative, de construction, de transformation et de transmission d'une nouvelle forme de penser et d'agir positivement. Cette révolution est le résultat d'un regroupement des pouvoirs publics, des associations, des familles, des professionnels et des personnes concernées. « *Il fallait à la fois, en effet, inventer et prouver qu'il était possible d'agir positivement pour des enfants très démunis* »²³. La recherche-action que nous menons à l'I.M.E. L'Eoline va dans ce sens. Nous partons de l'affirmation de l'entière capacité qui ont les personnes polyhandicapées de participer à la construction et au développement des projets qui les concernent. Vis-à-vis de la différence et de hétérogénéité des acteurs participant à la démarche, cette affirmation est le fil rouge qui nous fédère. Les adolescents et les jeunes adultes nous ont fait comprendre qu'il fallait adapter les pratiques professionnelles à leur différence parce qu'elles étaient très axées sur les besoins des enfants, ce que les infantilisaient douloureusement.

Pour finir, je remarque une spécificité du travail : il passe par une concertation entre tous les acteurs – adolescents, jeunes adultes, familles, professionnels de l'intérieur et de l'extérieur de l'institution. Nous collectivisons perceptions, ressentis, expressions corporelles, langages analogiques, interprétations fort différenciées²⁴. Ce qui ressort permet le long cheminement du pas à pas quotidien par le recours d'hypothèses guidant les choix d'aller dans un sens ou dans un autre. Dans ce foisonnement de données, c'est la différence qui nous aide à faire le tri entre nos matériaux personnels projectifs et les matériaux déposés lors des interactions, entre autres, par l'analyse du transfert et du contre-transfert. Démocratiquement parlant, la démarche de recherche-action conjugue raison clinique et participation !

Dans un futur que nous espérons proche, gageons que l'inclusion des personnes polyhandicapées et de leurs familles dans des projets qui les touchent ne soit plus un fait de révolution mais une innovation au quotidien et, allant de pair, que leur place citoyenne ne soit plus à démontrer mais à se renouveler sans cesse.

Je vous remercie de votre attention et je passe maintenant la parole à Fernando Pignaton pour qu'il présente l'expérience brésilienne de participation populaire dans la discussion des budgets publics municipaux.

3. Expérience brésilienne

Nous vivons dans un moment historique où les champs des savoirs ainsi que les dimensions fondamentales de la vie humaine sont envahies par les savoirs et les valeurs du monde de l'économie. Dans le cadre de ce moment historique, cet exposé sur l'expérience brésilienne va se centrer sur la vie des villes, en approfondissant une réflexion sur la démocratisation de ses dimensions économiques et financières. En langage métaphorique, nous nous sommes mis à vouloir déchiffrer les énigmes du sphinx qui voulait garder pour soi les décisions sur l'économie et sur les destins de l'argent public.

Cet exposé tentera de partager avec vous une réflexion sur la compréhension et sur la connaissance que les individus peuvent avoir sur la fonctionnement de la machine politico-administrative de

²³ E. Zucman, *op. cit.*, p. 9.

²⁴ Encore faudrait-il faire un conséquent développement sur la place du silence, cf. P. Fédida (1995), *Le site de l'étranger. La situation psychanalytique*, Paris, Puf, à la p. 294 : « *On serait alors tenté de dire que c'est seulement au silence – l'état du langage en acte – que revient la mise-à-disposition du mot dans sa figure et donc l'engendrement d'une visualité du matériau phonique* ».

l'Etat. Ce faisant, il vous invite à problématiser la question plus générale des chemins de l'appropriation du savoir par l'individu-citoyen du fonctionnement de la vie d'une ville.

A travers la participation dans les décisions qui concernent l'argent public, chaque individu-citoyen devient un vecteur de la démocratisation d'un savoir jusqu'alors réservé à un petit cercle de bureaucrates et de politiciens.

Ce que cet aperçu de l'expérience brésilienne nous apprend est que l'homme commun, cet individu-citoyen, est capable d'apprendre à manier ce puissant levier du pouvoir qu'est l'argent public, et cela dans un moment clé, c'est-à-dire, lors des séances dans lesquelles est décidée la partition des ressources financières.

Du point de vue de l'impact sur l'Etat, la participation populaire est un instrument de la démocratie participative qui vient démocratiser la démocratie représentative et le système politique.

Du point de vue de l'organisation de la société, on peut voir que cette forme de participation populaire s'élabore à partir de technologies de médiation politique rassemblant individus, groupes, mouvements libres et organisés, associations, collectivités locales et régionales, qui demandent des dépenses ciblées de l'argent public. Je souligne que ces acteurs ont des logiques et des intérêts divers et même divergents.

Dans ce paysage à intérêts parfois opposés, la discussion du budget est une véritable arène de combat, ce qui peut être l'occasion de l'éclatement de conflits virulents. Ce combat peut amener les acteurs à prendre des positions radicales et dépolitisées, ayant comme conséquences l'explosion des conflits ou bien des actes frustrés, démobilisateurs et aliénés – deux genres de manifestations qui soutirent des crédits au système démocratique. Or, la médiation politique qui promeut la discussion du budget est en même temps un terrain de l'apprentissage de la chose politique. Cette médiation produit l'autonomie et la reconnaissance des acteurs entre eux et l'affirmation des identités des mouvements sociaux et des acteurs de la société civile dans un processus négocié.

Le récit de cette expérience participative ouvre à une réflexion sur la transmission, dans le temps et l'espace, du savoir qui porte cette expérimentation populaire. Cette transmission est exprimée dans la volonté politique de pérenniser sa technologie participative par son institutionnalisation à l'intérieur des institutions de la République. Volonté qui se retrouve dès les premières expériences de participation qui datent de 30 ans. Son berceau est la ville de Vila Velha²⁵, située dans la région sud-est du pays. Au niveau local une loi municipale a été créée pour garantir la discussion publique des budgets. Et sur le plan national la possibilité d'exercer ce droit participatif a été inscrit dans la Constitution Brésilienne de 1988, celle qui vient après la dictature militaire.

Et à partir de 2005 nous continuons d'approfondir la réflexion sur la pérennisation de ce droit en proposant que le processus d'apprentissage de la discussion participative du budget soit universellement institutionnalisé via son inclusion dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Au vu des derniers événements au Brésil (juin 2013), je vous propose de réfléchir ensemble la relation entre la démocratie participative et la démocratie représentative. J'observe que s'affirme de plus en plus la perception selon laquelle les manifestations de rue au Brésil aussi bien qu'en d'autres continents,

²⁵ Contrairement à l'idée courante qui serait la ville de Porto Alegre en 1989 qui aurait débuté l'expérience au Brésil. Or, Vila Velha a introduit la discussion participative du budget en 1983 !

mettent en évidence les limites des relations actuelles entre l'Etat et la société. Telles manifestations indiquent – même si ce n'est pas encore bien défini – l'émergence ou la création de quelque chose de nouveau.

Dans le cas du Brésil, les manifestations de rue expriment une forme de « participation dans l'urgence », différemment de notre démocratie participative qui est dans un processus progressif de consolidation. Cette forme « urgente » de participer est une réponse aiguë qui émerge dans un moment où la société cumule des demandes face à une brutale obstruction menée par l'état actuel de notre démocratie participative. Cette dernière a monté un système politique dans lequel les décisions sont prises en fonction des intérêts des groupes particuliers et non pas des collectivités.

Une effective possibilité de participation civique dans l'élaboration des budgets dans les trois niveaux du gouvernement – municipal, départemental/régional, fédéral – serait une ample forme de participation populaire permanente et structurelle de notre démocratie participative. Une participation nouvelle pour une nouvelle forme de citoyenneté que nous voyons s'exprimer actuellement dans les rues dans ces moments historiques dans lesquels nous vivons.

L'adoption de la participation civique dans l'élaboration des budgets dans les trois niveaux du gouvernement pourrait promouvoir une gigantesque expérimentation de la gestion de l'argent et de la chose publique. Ce qui serait un apprentissage politique pour une jeunesse et une population qui n'ont pas vécu ces expériences mais qui ont soif de participer aux décisions – ce qui est un inestimable capital d'énergie civique et sociale pour le développement de la démocratie et de l'économie du pays.

L'implantation de la participation civique dans l'élaboration des budgets dans les trois niveaux du gouvernement serait une véritable rénovation de l'état du patrimoine brésilien qui risque d'être privatisé pour quelques groupes d'élites traditionnelles et modernes. Nous assisterions alors à la pression légitime faite par la démocratie participative et directe sur la démocratie représentative, régénérant et ré-enchantant la démocratie brésilienne.

Merci de votre attention.

Conclusion

La réalité des conflits entre les personnes lors des créations communes nous apprennent que les transformations individuelles et sociales constituent à la fois les défis et les atouts des expériences qui se réclament les valeurs républicains, résumées de façon fragile en « liberté, fraternité, égalité ».

Au titre d'une réflexion sur la production des savoirs, les analyses faites par les acteurs d'un projet commun font ressortir quelques invariants. Voici ceux que nous sommes en mesure de formaliser aujourd'hui :

- une posture est à affirmer sans cesse : l'abandon de toute tentative de maîtrise, de main mise et d'emprise des personnes et des situations ;
- la reconnaissance mutuelle naît d'un vécu partagé – les savoirs être et les savoirs faire concourent à la construction des savoirs communs – sans préjuger des mêmes objectifs, intérêts et sens pour chacun ;
- les savoirs sont construits par des processus longs, hétérogènes, conflictuels, ambigus – ce qui est un avertissement concernant la temporalité : il faut prendre son temps ;

- le corollaire étant : avec l'être humain on ne va pas à l'économie, mais à la dépense : de temps, d'énergie, d'argent ;
- la prudence, le temps pour mûrir et la posture d'être humble sont des invariants-types des démarches collectives. La moindre des choses sera d'interroger dans le projet commun l'objet visé par les transformations et les changements souhaités, les représentations, les idéologies sous-jacentes parce que la transformation des personnes et des réalités est un pari à conséquences imprévisibles et nous ne savons jamais d'avance les effets produits sur l'autre et sur la scène sociale ;
- les invariants d'expérience peuvent avoir la fonction de passeurs puisque leur formalisation offre à qui s'intéresse la possibilité de les expérimenter ailleurs, faisant usage de ce « legs culturel » qui dans cet exposé sur la démocratie nous appellerons les « technologies de la participation » ;
- ces « technologies de la participation » nous mènent à une féconde réflexion et ouvrent à des actions pratiques capables de revigorer les rapports entre la démocratie directe participative et la démocratie représentative ;
- un invariant de ce « passage » d'expériences : l'appropriation ailleurs est le fait d'adaptations aux particularités individuelles et contextuelles des projets créés. Les méthodes, les techniques, les savoirs, seront alors pris, rejetés, affirmés, infirmés dans des processus conflictuels, par des investissements hétérogènes et des solutions de compromis étape par étape ;
- sur la transmission des savoirs et des connaissances issus des expériences participatives nous pourrions dire qu'elles se continuent par une volonté politique affirmée de pérenniser la possibilité de réaliser des processus d'apprentissages individuels et collectifs participatifs. Dans nos sociétés cela passe par l'institutionnalisation du droit à la participation à l'intérieur des institutions de la République et, de façon plus large encore, de son inclusion dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme – perspective allant vers un héritage lancé dans le temps et l'espace pour les générations d'aujourd'hui et de demain.

Pour finir, il est fondamental d'affirmer que la participation directe démocratique vaut dans la mesure où elle n'est pas un effet de discours, mais à la hauteur pratique du combat que les hommes mènent pour faire valoir leurs différentes positions. Dans l'époque actuelle cela passe par la démocratisation de la démocratie, dit autrement, le ré-enchantement de la démocratie dans le monde !

Merci beaucoup pour votre attention.

Bibliographie

- AULAGNIER, P. (1991), *Un interprète en quête de sens*, Paris, Payot.
- BATTISTELLI, F. (1992), « Les aspects somatiques du polyhandicap. La souffrance est un obstacle à la relation », *Evolutions Psychomotrices : Le polyhandicapé*, n° 18, p. 13-26.
- BOBBIO, N. (1986), *El futuro da democracia: defesa das regras do jogo*, Rio de Janeiro, Paz e Terra.
- BOBBIO, N. (1988), *Liberalismo e democracia*, São Paulo, Brasiliense.
- CASTEL, R. (2008), « L'utopie n'est pas nécessairement dans le ciel. Un entretien avec Robert Castel », *Le sociographe*, n° 26, p. 55-63.
- CASTELLS, M. (1980), *Cidade, democracia e socialismo*, Rio de Janeiro, Paz e Terra.
- CASTORIADIS, C. (1982), *A Instituição Imaginária da Sociedade*, Rio de Janeiro, Paz e Terra.
- COUTINHO, C. N. (1986), « As categorias de Gramsci e a realidade brasileira », *Revista Presença*, São Paulo, Caetés, setembro.
- BENASAYAG, M. et DEL REY, A. (2007), *Eloge du conflit*, Paris, La Découverte.
- BOLLMANN, C. et alli (1996), « Abord de la douleur chez le sujet polyhandicapé : une démarche d'équipe », *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au Polyhandicap*, 7-9 novembre, Paris, CTNERHI, p. 90-97.
- DINET, M. et THIERRY, M. (2013), *Conférence Nationale contre la pauvreté et pour l'inclusion sociale*, Groupe de travail « Gouvernance des politiques de solidarité », 32 p., consulté le 14/06/2013, www.cnle.gouv.fr
- DOIMO, A. M. (1990), « Movimento sociais e conselhos populares: desafios da institucionalidade democrática », mimeo.
- ESPÍRITO SANTO SÉCULO XXI (1989), *Documento síntese – os grandes diretores do processo de transformação no Espírito Santo*, Vitória, outubro.
- FEDIDA, P. (1995), *Le site de l'étranger. La situation psychanalytique*, Paris, Puf.
- FEDIDA, P. (1972), « L'hypocondrie du rêve », *Nouvelle Revue de Psychanalyse : L'espace du rêve*, n° 5, p. 225-238.
- FEDIDA, P. (1971), « L'anatomie dans la psychanalyse », *Nouvelle Revue de Psychanalyse : Lieux du corps*, n° 3, p. 109-126.
- FREUD, S. (1921), « Psychologie des masses et analyse du moi », dans S. Freud, *Œuvres Complètes (1921-1923)*, Paris, Puf, 1991, v. XVI, p. 1-83.
- FREUD, S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », dans S. Freud, *Œuvres Complètes (1914-1915)*, Paris, Puf, 1994, v. XIII, p. 127-157.
- FREUD, S. (1915), « Actuelles sur la guerre et la mort », dans S. Freud, *Œuvres Complètes (1921-1923)*, Paris, Puf, 1991, v. XVI, p. 1-83.
- FREUD, S. et BREUER, J. (1895), *Etudes sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1989, 9ème éd.
- FRÖHLICH, A. (1996), « Communication – Dialogue Sensoriel », *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au Polyhandicap*, 7-9 novembre, Paris, CTNERHI, p. 98-100.
- GENIN, Y. (1992), « Jalons pour une clinique psychanalytique du sujet polyhandicapé », *Evolutions Psychomotrices : Le polyhandicapé*, n° 18, p. 27-36.

- GOETHE, J. (1808), *Faust*, traduit de l'allemand par H. Lichtenberger, Paris, Aubier/Montaigne, Collection bilingue, 1920, vers 1856-1859, p. 58-59.
- GOLSE, B. (1996), « Handicap et vie psychique : des entraves de l'enfant aux difficultés du soignant », *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au Polyhandicap*, 7-9 novembre, Paris, CTNERHI, p. 376-382.
- GRAMSCI, A. (1984), *Concepção dialética da história*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 5. ed.
- GRAMSCI, A. (1982), *Os Intelectuais e a organização da cultura*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 4. ed.
- GRAMSCI, A. (1982), *Maquiável, a política e o estado moderno*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira.
- HERRMANN, N. J. (org.), « Democracia feita em casa », Brasília, C.D.I., Câmara dos Deputados.
- JUNQUILHO, G. (1989), *Administração pública e participação social em Boa Esperança (ES) – Análise crítica de uma experiência*, Tese de Mestrado, Escola de Administração de Empresas de São Paulo da Fundação Getúlio Vargas.
- KONDER, L. (1984), *O marxismo na batalha das idéias*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira.
- KOSIC, K. (1969), *Dialética do concreto*, Rio de Janeiro, Paz e Terra.
- KORFE-SAUSSE, S. (2001), « “D'une folie n'en pas faire deux” ou quelques réflexions sur la fonction du psychologue », *Cesap : La place du psychologue en institution accueillant des personnes handicapées*, Paris, p. 01-17.
- LAPLANCHE, J. (1995), « La psychanalyse dans la communauté scientifique », *Cliniques Méditerranéennes : Transmettre, enseigner la psychanalyse*, Ramonville Saint-Agne, Erès, n° 45-46, p. 33-42.
- LACAN, J. (1967), « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 329-339.
- LACAN, J. (1970), « Allocution sur l'enseignement », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 297-304.
- LACAN, J. (1965), « La science et la vérité », dans *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 855-877.
- LACAN, J. (1955), « Variantes de la cure-type », dans *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 323-362.
- LAHUERTA, M. (1986), « Cultura e política e transição: entre a democracia e a barbárie », *Revista Presença*, São Paulo, outubro.
- LEFORT, C. (1979), *As formas da história*, São Paulo, Brasiliense.
- LOURAU, R. (1997), *Implication, Transduction*, Paris, Economica.
- MARTINS, C. E. (1984), « Democracia feita em casa », Brasília, C.D.I., Câmara dos Deputados.
- MEUNIER, S. (1992), « Expression et modalités d'intervention auprès de jeunes adultes polyhandicapés », *Evolutions Psychomotrices : Le polyhandicapé*, n° 18, p. 37-41.
- MEYER, B. (1996), « Allocution d'introduction au colloque du C.E.S.A.P. », *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au Polyhandicap*, 7-9 novembre, Paris, CTNERHI, p. 3-6.
- MORAES, J. Q. (1987), « Democracia e utopia: pela reforma da revolução », *Revista Presença*, São Paulo, julho.
- NOGUEIRA, M. A. (1984), « O lado fraco da transição », *Revista Presença*, São Paulo, Caetés, agosto a outubro.

- O'DONNELL, G. (Org) & REIS, F. W. (1988), *A democracia no Brasil – dilemas e perspectivas*, São Paulo, Vértice.
- OURY, J. (2001), « Le travail invisible », *Institutions : Le travail*, Paris, Champ Social, n° 29, p. 07-23.
- OURY, J. (2000), « Le pré-pathique et le tailleur de pierre », *Chimères : Le bruit du temps*, Paris, Association Chimères, n° 40, p. 27-33.
- OURY, J. (1992), *L'Aliénation*, Paris, Galilée.
- POULANTZAS, N. (1985), *O estado, o poder, o socialismo*, Rio de Janeiro, Graal, 2. ed.
- ROUX-LEVRAT, J. (2001), « Le travail du psychologue auprès des personnes handicapées. La place de l'attention et l'approche d'Emmi Pikler », *Cesap : La place du psychologue en institution accueillant des personnes handicapées*, Paris, p. 19-42.
- SAULUS, G. (2008), « Modèle structural du polyhandicap, ou : comment le polyhandicap vient-il aux enfants ? », *Psychiatrie de l'enfant*, LL 1, Paris, p. 153-191.
- SERRES, M. (1983), *Rome. Le livre des fondations*, Paris, Hachette Littératures/Grasset et Fasquelle.
- SINGER, P. & BRANT, V. C. (1983), *O povo em movimento*, Rio de Janeiro, Vozes.
- STIKER, H.-J. (1996), « Des figures anciennes de l'infirmité à celle de handicap », dans *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au polyhandicap, 7-9 novembre*, Paris, CTNERHI, p. 25-32.
- TOCQUEVILLE, A. (1979), *O antigo regime e a revolução*, Brasília, Ed. UNB.
- TOGLIATTI, P. (1980), *Socialismo e democracia*, Rio de Janeiro, Ilha.
- TOMKIEWICZ, S. (1992), « Entretien avec Stanilas Tomkiewicz », *Evolutions Psychomotrices : Le polyhandicapé*, n° 18, p. 03-08.
- TOSQUELLES, F. (2003), *De la personne au groupe. A propos des équipes de soin*, Ramonville Saint-Agne, Erès.
- VARGAS, P. S. de P. & MORANDI, P. R. (1987), *Vila Velha, o poder local e a participação popular na administração municipal*, Trabalho de Graduação, Vitória, Universidade Federal do Espírito Santo, Agosto.
- VIANNA, L. W. (1986), *Travessia: da abertura à constituinte 86*, Rio de Janeiro, Taurus.
- VIANNA, L. W. (1989), *A Transição: da constituinte à sucessão presidencial*, Rio de Janeiro, Revan.
- VILLASCHI, A. W. (1985), *Participação popular: marco teórico e análise da sua aplicação da gestão urbana*, Tese de Mestrado, Brasília, maio.
- WERFORT, F. (1980), *Por que democracia?*, São Paulo, Brasiliense.
- WINNICOTT, D. (1971), « L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications », dans *Jeu et réalité*, traduit de l'anglais par C. Monod et J.-P. Pontalis, Paris, Gallimard, 1975, p. 120-131.
- WISMANN, H. (2012), *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque des idées.
- ZALTMAN, N. (1999), *De la guérison psychanalytique*, Paris, 2ème éd.
- ZUCMAN, E. (1996), « Mémoire des premiers pas », *Actes du colloque C.E.S.A.P. : de l'Arriération profonde au Polyhandicap, 7-9 novembre*, Paris, CTNERHI, p. 7-13.